

Le grand mélange

(Traduit du russe par Wladimir Berelowitch)

Tania

Artiste indépendante

Wladimir BERELOWITCH

Professeur honoraire

Université de Genève

Wladimir.Berelowitch@unige.ch

Doi : 10.5077/journals/connexe.2022.e1030

Résumé

Cet article est le résultat de ma réflexion, sur moi-même, sur ma ville, sur mon pays dans cette situation politique, militaire et culturelle qui est aujourd'hui la nôtre. Comme si j'étais retournée aux années de ma jeunesse, je me suis posé et reposé les mêmes questions obsédantes et incontournables : comment cela a-t-il pu arriver, aurions-nous pu, et en particulier moi, faire quelque chose pour éviter la catastrophe ? Quand ce pays qui, semblait-il, s'était résolument engagé sur le chemin de la liberté, a-t-il commis une erreur fatale ? Qu'avons-nous fait que nous n'aurions pas dû faire et, surtout, qui est ce « nous » ? Qui est ce « moi » ? Reste-t-il un avenir à ceux qui l'ont répudié si facilement, à leur propre insu, en faveur d'un présent illusoire, ensorcelé par un passé qui lui-même a été inventé par des idéologues en chambre ? Sont-ils nombreux, ceux qui, en Russie, approuvent la guerre, et où se trouvent les sources de notre résistance ? Qu'arrive-il à la langue, à la nature humaine ? J'évoque tout ceci en artiste et en être humain qui se trouve dans une situation critique.

Ces réflexions m'ont pris trois longs mois depuis les chaleurs étouffantes d'août jusqu'aux journées les plus sombres de novembre, qui a été froid en Russie. Cet article est le **journal de mes observations** sur les choses de ce monde, sur les morts et les vivants, sur le mystique et le banal, sur les changements qui ont affecté Moscou et ses habitants au cours des derniers mois, sur le processus au terme duquel j'ai compris qu'il y avait deux « peuples de Russie », dont la mixtion est impossible, qui étaient ontologiquement hostiles et qui se sont rencontrés aujourd'hui à un croisement de routes, alors qu'ils suivent des directions opposées.

Mots-clés : Russie, Moscou, guerre, terreur, langue, passé.

Abstract

This article is the result of my reflexion, on myself, on my city, on my country in this political, military, cultural situation that is ours now. As if I had gone back to my years of youth, I asked myself the same obsessive and inescapable questions over and over again: how could this have happened, how could we, and in particular I, do something to avoid the catastrophe? When did this country, which seemed be committed to the path of freedom, commit a fatal error? What have we done that we should not have done? And who is this “we”? Who is this “me”? Is there any future left for those who have so easily and unwittingly repudiated it to favour an illusory present, bewitched by a past that was itself invented by ideologues from their ivory tower? Are they many in Russia that endorse the war, and where are the sources of our resistance? What is happening to our language, to human nature? I raise all this as an artist and as a human being who is facing a critical situation.

Those reflexions took me three long months, from the stifling heat of August to the darkest days of November, which was cold in Russia. This article is the **diary of my observations** on the things of this world, on the dead and the living, on the mystical and the mundane, on the changes that have affected Moscow and its inhabitants in the last few months, on the process by which I understood that there are two “peoples of Russia”, impossible to mix, who are ontologically hostile and who have now met at a crossroads, although they are following opposite directions.

Keywords: Russia, Moscow, war, terror, language, past.

L'arrière-cour de l'empire

Par une matinée très chaude, étouffante, d'août, je me retrouvai par hasard dans un vieux et accueillant quartier qui a subsisté par miracle, entre les toboggans de la « troisième ceinture »¹ et la Gare de Iaroslavl. Pour être franche, je cherchais le café « Dizengoff 99 ». Une île imaginaire de Tel Aviv en plein Moscou. Une rue israélienne à deux étages qui s'est fait une petite place parmi d'élégants immeubles défraîchis, des bâtiments industriels du XIX^e siècle, des barres de cinq étages des années 1960 et des tours en préfabriqué des années 1980. J'ignore si les propriétaires du café ont choisi sciemment un tel lieu, mais tout Israélien reconnaîtrait sans difficulté cette architecture. Il faut dire cependant qu'en se promenant à Moscou, on pourrait voir tout aussi bien une Florence érigée sur les toits des maisons du Rempart de terre [Земляной вал], une Alexandrie d'Égypte dans les méandres des rails de tramway à la porte de l'Intercession [Покровские ворота] et puis, passant d'immeuble en immeuble, de cour en cour, on rencontrerait Prague et Varsovie, et une multitude de petites et grandes villes d'Europe, d'Asie, d'Amérique.

Je passai devant les anciennes constructions industrielles aux fonctions opaques, et suivis des gens pressés, croyant qu'ils me mèneraient au métro par des voies qui m'étaient inconnues. Le long de la route s'étiraient à présent de petites bâtisses d'un étage, écuries, hangars, bâtiments utilitaires, qui avaient appartenu autrefois à une gentilhommière urbaine. Peut-être bien, ces bicoques servaient depuis le XIX^e siècle de bureaux des chemins de fer. Elles étaient enfoncées dans le sol, leurs toits étaient couverts de tôle rouillée et derrière les petites fenêtres, aux carreaux couverts de poussière, dormaient des plantes dans leurs pots. Le bitume brûlant, crevassé, était envahi par des touffes d'herbe typiques pour de telles rues. Cette odeur de rouille, de pierre brûlante, lézardée, et de bois desséché m'était familière au point d'être douloureuse. Une odeur de ruine ou, dirais-je même, un parfum étonnant qui avait meublé mes rêves d'enfant et d'adolescente. Non, pas des rêves de train. C'était le parfum d'aventures magiques et de grandes amours.

Je poursuivis mon chemin et me trouvai soudain sur une grande place que je n'avais encore jamais vue et qui attenait visiblement à la gare. Le bitume irrégulier, les pierres envahies par les mauvaises herbes et qui avaient servi jadis à clore la place, des camions oubliés. Des gens étaient attroupés parmi les camions : ici on distribuait la soupe près d'une cantine mobile. Je regardai cette foule de plus près. Ce n'étaient pas des vagabonds de gare. De vieilles gens avec leurs chariots de courses, des hommes et des femmes las et tristes. Ils s'asseyaient sur les pierres du pourtour, mangeaient leur soupe, enveloppaient lentement le pain et le déposaient dans leurs paniers. On n'entendait rien. Ils ne se parlaient presque pas, échangeaient peut-être des signes de tête et indiquaient les choses de leurs regards, comme si la parole les fatiguait trop. Un homme venait à ma rencontre, vêtu d'un petit chapeau et d'un vieux veston. Il poussait son chariot et avait une assiette de soupe à la main. Nos regards se croisèrent. Il avait les yeux sombres et perçants. Qui étaient ces gens taciturnes et humbles ?

Ils ne ressemblaient ni à des fugitifs, ni à des mendiants. Leurs vêtements étaient vieux, mais ils étaient d'ici. Je ne crois pas en avoir jamais rencontré en ville avant ce jour-là.

Au centre de la place, au milieu d'un grotesque parterre de fleurs envahi par les herbes, j'aperçus un petit monument de Lénine, tout de guingois, recouvert d'une peinture argentée et copieusement souillé par les excréments des pigeons.

Cette place ne suscitait en moi aucun dégoût. Au contraire, je découvris soudain que j'étais entièrement composée d'un chaos de statues de Lénine abattues, de toits en tôle et de bitume crevassé, de parfum de rouille, d'églises en ruine et d'immeubles effondrés.

Occupation

J'ai l'impression de me trouver dans une station balnéaire à la fin de la haute saison. Les nuits deviennent froides, les distractions, ennuyeuses. La plupart des vacanciers sont repartis. Ne restent que ceux qui ont payé leur séjour au prix le moins cher, qui sont dans des situations difficiles ou qui sont tout bonnement morts sans s'en rendre compte. Ceux qui sont partis se sont poussés dans une nouvelle vie dont nous avons tous rêvé. Oui, en réalité nous avons toujours rêvé de nous enfuir.

Cependant ce n'est qu'une illusion d'accalmie. Le doute n'est plus permis, nous sommes sous l'occupation. Chose curieuse, c'est ce qui nous unit à la réalité. Cette réalité nous paraissait indifférente et passive, comme un champ des possibles. Elle a pris tout à coup la densité d'une action autonome. Et nous, en nous heurtant à elle, nous découvrons la faculté de résister et un ancrage dans la terre. De la même façon que nous nous imaginions dans nos jeux d'enfants ou en rêvant d'imiter les héros de romans, ou encore en songeant aux destinées de nos ancêtres. Car nous sommes sous occupation.

Qui cela, « nous » ? Lorsqu'on lit les listes des fusillés au cours de la Grande Terreur des années Trente aux années Cinquante, on peut remarquer que les *tchékistes* mentionnaient les origines de leurs victimes : « origine paysanne », « origine petite-bourgeoise », « origine : employés », « origine ouvrière », « origine : intellectuels ». Pour eux, l'origine sociale était avant tout définie par la profession. Une transformation inattendue des classes sociales se produisit en URSS au cours de son existence, une transformation tout autre que ne la prévoyait le régime. La société se divisa entre une intelligentsia socialement indéfinissable, véritable miracle de la culture russe, et des masses populaires tout aussi socialement indéfinissables, auxquelles appartenaient à la fois tous les représentants du pouvoir et tous ceux que Poutine baptisa plus tard « majorité silencieuse ». Chose remarquable, les intellectuels naissaient dans les familles les plus diverses, familles d'intellectuels aussi bien que familles apparemment toutes simples. Ces gens différaient par leurs origines ethniques, leurs professions et leurs trajectoires. Ils trouvaient le moyen étonnant, malgré les interdits, de se trouver des maîtres. Des maîtres qui étaient leurs contemporains comme des maîtres qui vivaient encore dans les textes. C'était vraiment comme si, dans leur enfance, ils avaient reçu les visites de la chouette

de Harry Potter. Et à l'inverse, une personne qui naissait dans une famille d'intellectuels devait tôt ou tard faire son choix. Désormais, l'intellectuel n'était plus le membre d'une profession, il était porteur d'une liberté, d'une protestation, et du caractère singulier, unique de la personne humaine.

Lorsque commença la grande pagaille des années 1990, très nombreux furent ceux qui voulurent se nommer intellectuels. Leurs principaux indicateurs d'intellectualité étaient qu'ils savaient lire, écrire, et qu'ils avaient chez eux une petite bibliothèque. En fait, il arrivait même parfois que ces indicateurs leur fassent défaut. Dans une société où tous les produits quels qu'ils soient souffraient de déficit (pas pour longtemps, il est vrai), cette intellectualité indéfinissable faisait figure, elle aussi, de produit déficitaire. Si tranchante que cette affirmation puisse paraître, l'irruption de la pseudo-intelligentsia ne manqua pas d'exercer une forte influence sur l'évolution de la société à l'époque postsoviétique. Elle montre combien l'intelligentsia était alors une force qui comptait et aussi combien est grande, chez l'Homme postsoviétique, la crainte de découvrir sa propre nature, de se regarder en face et de se comprendre. Mais même cette « mode d'intellectualité » ne dura pas longtemps.

C'est malheureux, mais je ne crois pas à la force de l'éducation des masses. Je me suis demandé des centaines de fois si nous aurions pu, au cours de ces trois dernières décennies, changer la situation en notre faveur. Jusqu'à présent ma réponse est négative. La société russe est composée de deux parties absolument impossibles à mélanger. Chacune d'entre elles comprend des gens de toutes classes, de tous âges et de toutes origines. La seule chose qui leur manque, c'est d'avoir initialement quelque chose en commun. Comme si, par un procédé magique, on avait créé deux races qu'on ne peut jamais mélanger. Ce partage ne date pas de la venue de Poutine au pouvoir, il était déjà là au temps de l'Empire. Ce partage n'offre pas des images du mal et du bien. Mais il offre incontestablement celles de la contrainte et de la liberté, du commun et de l'unique. Si le stalinisme et le nazisme pénétraient si facilement dans une certaine partie de la société russe, c'est parce qu'ils y trouvent une place qui les attendait. Pour créer ici un pays libre, il faut comprendre, comme je le crois, que toute âme a sa voie. Lutter contre une propagande au moyen d'une autre propagande est un moyen par trop inefficace qui suppose d'éduquer une partie de la population. À l'évidence, cette stratégie a capoté après le coup d'État de 1917, lorsque les idées révolutionnaires des meilleurs esprits instruits de Russie furent instrumentalisées par les assassins qui ont créé l'URSS.

Encore récemment, la folie qui s'est emparée de Moscou semblait un rêve sibyllin. En un mois tout a changé. Non, l'aspect extérieur de la ville ne s'est pas modifié. Comme d'habitude, les grandes rues sont recouvertes de bitume, et les trottoirs sont dallés. Dans la fumée et la chaleur, sous les roues d'énormes rouleaux compresseurs, des gens aux visages noircis agitent leurs pelles comme si, en certains lieux de la ville, l'enfer s'approchait trop de la surface de la terre. Les cafés sont un peu moins remplis : le mois d'août est le mois des vacances.

Mais nous savons que les gens ne reviendront pas des vacances. Il en viendra sans doute d'autres. J'espère qu'ils n'iront pas dans nos cafés. « Les couleurs denses des hivers y flamboient comme avant, mais mon animalerie n'est pleine que d'occupants », chantait Boulat Okoudjava en 1982². Nous le savions donc déjà, comme une prophétie dissimulée par l'ironie.

J'espère vraiment que les occupants n'auront pas besoin de ma propre animalerie. Car les oiseaux qui l'habitent sont trop merveilleux. Mais pourquoi qualifié-je d'occupants des gens qui, comme moi, sont nés dans cet espace ? Leur discours, « Si ça ne vous plaît pas dans notre pays, dégagez ! Ceux qui se sont vendus à l'Occident doivent être détruits », suscite en moi une agression en retour. Mais je dois expliquer, ne serait-ce qu'à mes propres yeux, pourquoi j'étais là et continue d'être là. En réalité, la majorité silencieuse sait parfaitement que j'ai les mêmes droits qu'elle de vivre dans cette ville. Oui, nous ne nous ressemblons pas et nous ne nous rassemblerons jamais. Ma personnalité a été formée par un phénomène insaisissable, mais extraordinairement puissant qu'on nomme habituellement la Culture. Et oui, cette culture est spécifiquement occidentale. Mais ai-je reçu cette culture comme une expérience spécifiquement occidentale ? Non. Cette culture occidentale a existé depuis de nombreux siècles sur le territoire que j'habite. Même aux moments les plus sinistres, elle n'a jamais cessé d'être une. Dois-je partir pour m'unir à ma culture ? Non. Elle est ici. Je dois fuir seulement si je suis menacée d'une mort physique ou psychologique et si je ne suis pas prête à l'accepter. Alors pourquoi avons-nous tous rêvé de nous enfuir ? Parce que, lorsque nous étions jeunes, il nous semblait que c'était la forme idéale de protestation. Un jour je suis partie aussi. Mais je suis revenue. Maintenant il me semble que la forme idéale de protestation est de rester. On ne doit partir que pour des raisons personnelles. Je sais que je n'ai jamais choisi ce régime, je n'ai jamais fondé d'espoir en lui et je n'ai rien reçu de lui car je suis une artiste indépendante. C'est pourquoi je n'associe pas ma personne avec lui. C'est pourquoi je reste, pour lutter, la conscience tranquille. Je ne puis le promettre, car il est des choses que je ne supporterai probablement pas, je ne juge pas les partants, je ne fais que regretter mes chers amis.

Bien avant que commence le gouvernement de Poutine, on a pu observer la naissance d'idéologies nazies et traditionalistes, pour ainsi dire de fabrication locale. Je suis loin de partager les théories conspirationnistes et crois donc que les flambées de ces idéologies sont semblables à des attaques virales. Ces dernières années, beaucoup d'entre elles renouaient avec des croyances de la Russie ancienne. Cela garantissait aussi un profit économique non négligeable aux marchands de procédés de guérison et de méthodes de vie de toutes espèces. Beaucoup de ces mythes furent utilisés par des idéologues du régime. L'édification du « Temple principal du pays » comme on appelle aujourd'hui l'énorme Temple des Forces armées qui est en fait un temple de la guerre avec cette relique qui y est conservée, le képi de Hitler, soutenait une idéologie nazie³. Mais c'était une initiative qui venait d'en haut. Ce qui venait d'en bas, des cercles nationalistes, c'était l'idée d'une « résurrection de la Russie païenne », dont les

créateurs de ces idéologies ne savaient pratiquement rien. Il est intéressant de savoir que les croyances populaires, qui montent des profondeurs de l'inconscient, portent un caractère protestataire. Cette fois-ci, elles ont été si proches du régime que nous pouvions tous avoir l'impression d'une réelle immersion dans le conte populaire.

De façon générale, cette traversée du crépuscule de l'Empire ressemble à une descente dans une caverne enchantée, au cours de laquelle on voit un mélange incroyable d'artefacts, anciens et nouveaux, appartenant à des tribus inconnues, la lumière décroît, et on entend la respiration des monstres. Ici, comme nulle part ailleurs, on réalise la présence d'une masse de forces antiques divergentes qui se dissimulent sous la fine enveloppe de la civilisation contemporaine et on comprend toute la perspicacité et la hardiesse dont il faut faire preuve pour conserver son *self*.

La langue

Je corresponds et je converse sur *Telegram* avec Bella, une parente. Elle vit à Poltava, en Ukraine. Je parle des raisons pour lesquelles, ici, nous n'avons pas renversé le pouvoir, je fais des pronostics, je dis ma haine du régime. Bella me donne des nouvelles de l'Ukraine, mais nous comprenons très vite que nous les puisons à la même source. Ma matinée commence par la lecture des sites ukrainiens. Si étrange que cela puisse paraître, Bella me console davantage et plus souvent que je ne la console, elle. Nous savons l'héroïsme de l'armée ukrainienne, le délire du gouvernement de la Fédération de Russie, l'impuissance de la prétendue armée russe. Mais nous nous trouvons toutes deux en des lieux à peu près sans danger, nous ignorons, nous ne voyons pas, heureusement, comment se déroulent les combats. Nous finissons par comprendre que la guerre est un espace caché. Cela fait déjà des décennies que je regarde les chaînes de télévision avec une claire conscience de la façon dont elles fonctionnent. Mais au cours des premiers mois de la guerre, je scrutais, j'écoutais intensément les informations sur les chaînes et les sites ukrainiens de Telegram, jusqu'à ce que je réalise que le son s'éloignait et que les images devenaient troubles. La réalité se détachait des mots, à la façon du petit-lait dans le caillé. Désormais notre perception authentique de la réalité fuit les mots et les images. Si jamais nous sommes capables de comprendre quoi que ce soit, ce sera en empruntant des voies nouvelles, que nous ignorons jusqu'à présent. Ce développement de nouveaux moyens de perception, n'est-ce pas cela, un changement du monde ?

En même temps, la parole, anéantie par la propagande de la Fédération de Russie, retournée, souillée, la langue qui nous était si chère, les images du monde qui appartenaient à notre culture, tout cela a été kidnappé par les porteurs d'un mensonge incroyablement éhonté. On découvre qu'il n'est pas même besoin de transformer la langue ni de retourner les images, on peut simplement les utiliser à ses fins. Ici, en Russie, il m'arrive parfois de me sentir tout à coup muette, car je suis obligée de quitter ma langue : je ne puis la partager avec ceux qui me sont répugnants. Ici et maintenant, je cherche ma nouvelle langue, je tente de distinguer son

appel au sein de ma langue d’hier et de recouvrer ce que j’ai perdu. J’ai vu la parole se dévaluer au cours des trente dernières années. C’était un torrent auquel il était presque impossible de faire front. Pendant les dernières décennies, la langue russe était bourrée d’images et de sons difformants avec une force telle qu’on aurait dit qu’un ressort s’était détendu, que quelque chose prenait sa revanche après toute une période de silence. Ce n’était pas de l’argot juvénile, ni même de l’argot carcéral, ni de la « novlangue » qui avait nourri la propagande dans l’URSS postrévolutionnaire ; non, c’était une langue de soif. Soif de vie, soif de succès immédiat, cette langue se dotait d’une sorte de capacité manoeuvrière, d’un mode *staccato* bien à elle, de concision, de contenance, de répétition dans les constructions, de savoir-faire, d’assurance, de légèreté. Un lexique complexe était de plus en plus et universellement utilisé en perdant ses sens premiers, et bruissant comme des bonbons dans leur emballage argenté. Observatrice constante du langage, je suis sûre que ce sont précisément ces changements qui ont formé le régime actuel.

Les ennemis et les proches

Je reviens en pensée au début de la guerre et je me rappelle un épisode où je roulais dans un taxi, conduit par un chauffeur bavard. Il était russe, de grande taille, la cinquantaine, les traits réguliers, mais avachis. Le corps naturellement svelte, mais devenu gras et flasque. D’ordinaire je ne supporte pas les bavardages ni la radio, mais son désir agressif de raconter son histoire eut raison, pour un moment, de ma froideur, de sorte que je perdis la bataille du silence.

- Vous apportez des fleurs ?
- Oui.
- Pour qui ?
- Pour mon vieux maître.
- Pour votre maître, vous auriez pu acheter un plus gros bouquet.
- J’achète avec l’argent que j’ai.
- Ben moi, j’ai vu ça hier, on a planté des tulipes sur un parterre, et il y a des gars qui se sont fait des bouquets énormes ! ... Nous aussi, quand nous étions gosses Tiens, je me rappelle, au bal de fin d’études, j’ai un ami qui a tué un gars. Il est allé en taule. On lui a pourri la vie. Alors qu’en fait, c’était juste une imprudence. Le gars en question lui avait piqué sa nana, alors le soir du bal, mon ami lui a collé une beigne dans le cou. Et l’autre, voilà-t-il pas qu’il meurt. Mon ami, ça me fait mal au coeur. Ils lui ont pourri la vie. Je venais seulement de m’habituer à ma nouvelle école. Maman et moi avons déménagé là où il y a maintenant le métro Domodedovskaïa⁴. Il me fallait trois heures pour aller à l’école de sport. Pas d’autobus normaux, rien. Mais on a eu un trois-pièces avec deux cabinets de toilette. Vous vous rendez compte, à cette époque ! Avant, nous étions avenue Koutouzov⁵. Mon père était général au KGB. Moi-même, j’ai fait deux guerres. Nous n’avons pas eu un seul mort dans notre compagnie. Seulement papa et maman ont divorcé, alors il lui a dégagé un appartement par une usine de confection. Alors nous avons déménagé. En fait, mon père possède cinq appartements à Moscou. La Domodevovskaïa ... Vous connaissez les étangs Boris⁶ ? Eh bien, au début des années 1990, il ne se passait pas un jour sans qu’on en balance dans l’eau,

on les amenait dans des coffres de voitures. Dans les années 2000, quand on a voulu nettoyer les étangs, on les a vidés et on a retrouvé plein de squelettes, les pieds dans le ciment. Mais moi, les malfrats de l'époque, j'ai pu trouver un terrain d'entente avec eux, j'étais en sécurité. Aujourd'hui, bien sûr, je ne vis plus là-bas. Ma femme et moi, nous avons une *townhouse* à Boutovo⁷. Ma fille aînée vit depuis longtemps en Grèce. Bon, ici elle est maître de sport⁸ en gymnastique artistique. Elle a eu plusieurs prix. Je lui dis : reviens ! Avec l'argent que tu as, tu auras plus de possibilités ici. Enfin, je ne sais pas ...

Il y a une bonne femme là-bas qui lui a dit qu'elle ne veut plus adresser la parole à une Russe. Alors ma fille lui a mis de la merde sur sa porte. Ma femme et moi, et nos enfants les plus jeunes sont dans une *townhouse* à Boutovo. Elle a coûté 30 millions, et j'en ai encore mis vingt dans les travaux. Je suis en train de réfléchir si je vais la vendre. A côté, il y a une île, c'est tellement joli ; nos voisins et nous on y fait une fête pour les enfants, le jour de la Victoire. Vous imaginez, on a fait venir une vraie cantine mobile ! Une vraie cantine, de l'armée. Alors, je ne sais pas trop. Mon père, il a pris sa retraite, il s'est acheté un domaine près de Voronej. Cent hectares. Les cinq appartements à Moscou, ils sont toujours vides. Bon, celui qui est avenue Koutouzov, il en a fait une donation à ma fille aînée. Du coup, je lui dis : Reviens ! Bon, elle va rentrer. Et mon père, il reste toujours dans son domaine. Il peut se le permettre, c'est clair, c'est un général du KGB !

Je n'ai pas essayé de demander à ce chauffeur pourquoi il travaillait avec des antécédents pareils, parce que je sais très bien ce que les chauffeurs de taxi répondent à cette question. Lorsque je sortis de sa voiture qui, bien sûr, avait du retard, je me dis qu'il faudrait que je lui jette un sort.

Mes amis s'en vont. Beaucoup d'entre eux m'étaient seulement connus sur les réseaux sociaux, mais le monde a tellement rétréci que nous sommes devenus plus proches. Plus proches et plus miséricordieux. Avant, nous habitions la même ville, nous faisons partie, en gros, de la même sphère sociale, mais nous ne pensions pas les uns aux autres. Occupés par nous-mêmes, nous n'étions pas intéressés par les visages d'autrui. Une famille de ma connaissance a organisé un vide-grenier. Je vais chez eux, un merveilleux deux-pièces sur l'Arbat. Un appartement de location, bien sûr. Ils ont raison : moins on a d'attaches ici, mieux ça vaut. Des vinyles, deux chaises design, une pendule et une très commode fontaine à eau. À présent, chaque fois que je me verserai de l'eau, je penserai à eux. Ils partent en Israël. Là où je suis partie, moi aussi, il y a quelques années. Mais chez ces amis, c'est du sérieux. C'est toute la famille qui s'en va, et ils s'y sont solidement préparés. J'emporte leurs anciens objets chez moi. Et je me dis que l'une des raisons principales pour lesquelles je suis ici à Moscou, c'est justement ce chez-moi, mon héritage. Où que j'aille, il ne cessera d'être ma maison. Maintenant que des gens qui vivent tout près de chez moi perdent leurs maisons sous les bombardements, je comprends, avec une intensité renouvelée, combien la maison est un lieu étonnant. Sachant que je peux tout perdre en un seul instant, je me fige au bord de l'abîme et je pratique un équilibre miraculeux avec les tableaux collectionnés par maman, la bibliothèque de papa, les hibiscus géants dans leurs pots, les artefacts magiques, les *hanoukkiot* et *menoroth*, les clochettes, tous mes antiques ustensiles de cuisine, tous mes objets merveilleux qui, pareils à

des esprits errants, ont trouvé ici leur refuge. Nous nous élevons dans les airs, accompagnés par les arbres qui poussent sous mes fenêtres. Je ne puis quitter cette maison parce que je porte la responsabilité de tous ces esprits des choses, de tous ces lutins domestiques adroits et joyeux qui ont créé ici, sur un petit morceau d'espace entre ciel et terre, leur *universum* pacifique.

Les morts et les vivants

Août glisse vers le début somnolant de septembre. La chaleur décline, septembre nous accueille avec des froids et des pluies perçants, incroyablement douloureux après les chaleurs épuisantes. Cependant, bientôt le temps se laisse gagner par la clémence. Nos coeurs se dégèlent quelque peu. L'armée ukrainienne passe à l'offensive. Nous et mes amis, nos compagnons d'opinion sur Facebook, les analystes sur YouTube, tous discutent d'une fin prochaine de la guerre, de l'éclatement de l'empire, des possibilités de renversement du régime. Non, nous ne sommes pas des naïfs. Mais, en un certain sens, nous conjurons le destin. Car nous avons devant nous un moment très favorable pour un virage. Le régime de la Fédération a perdu son armée, les mensonges de la propagande sont peu crus. Bien sûr, nous ne nous attendons pas à ce qu'il capitule si vite. Chacun de nous a ses comptes à régler avec ce régime. Et chacun de nos coeurs voit clairement que, tant que ces comptes ne seront pas exposés et apurés, rien ne sera fini.

Par une journée pluvieuse de septembre, je me dirige avec un ami vers le Nouveau Cimetière Donskoï. Il n'est jamais venu ici, je lui ai promis une visite guidée. Pour être franche, c'est ma réédition d'une célèbre visite guidée de « Mémorial », cette association qui travaille sur l'histoire et la défense des droits humains, qui a révélé au monde l'histoire de la répression soviétique. Bien sûr, ma réédition est fortement raccourcie et comporte mes compléments lyriques. En fait, j'ai toujours aimé errer dans le cimetière Vvedenskoïe, lieu moscovite également très célèbre. On y trouve aujourd'hui la tombe d'Arseni Borissovitche Roguinski, qui nous a quittés récemment et qui a été un dirigeant de « Mémorial ». Vvedenskoïe est un cimetière ancien, mystique, associé à des légendes moscovites surnaturelles. Ironie du sort, les historiens de « Mémorial » ne parlent pas de ce cimetière qui est devenu le lieu de repos de cet homme remarquable, étonnant. Tout naturellement, l'objet de leurs études n'est pas du tout le cimetière le plus ancien, mais le Nouveau Donskoï, rempli des douleurs du XX^e siècle. Ce cimetière-ci est disposé au centre de Moscou, dans le quartier de la Chabolovka, à côté du très vieux monastère Donskoï. Celui-ci possède sa nécropole, principalement noble, fondée au début du XVIII^e siècle. À la fin du XIX^e siècle, lorsque la place vint à manquer, on ouvrit un second cimetière, le Nouveau Donskoï. Un des premiers, voire le premier à y avoir été enterré, fut Sergueï Mouromtsev, président de la Première Douma (le premier parlement dans l'histoire de la Russie) en 1906, l'un des fondateurs et leaders du Parti Démocratique Libéral. Emprisonné après la dissolution de la Douma par l'empereur, pour avoir exigé des réformes libérales et appelé à la résistance passive, il fut également privé de ses titres de noblesse. Il est hautement symbolique que ce monument tragique et fier ait été le premier à

paraître dans ce cimetière et aussi que le passage de l'Ancien cimetière au Nouveau ait été peu après obstrué à jamais. Le XX^e siècle commençait ici.

Si vous allez au cimetière et si vous voulez voir la tombe de Mouromtsev, qui se trouve près du portail, il vous faudra passer devant des tombes plus récentes. Y sont enterrés des *tchékistes*. Certains d'entre eux, par exemple le bourreau en chef de Staline, Vassili Blokhine, y occupe une place d'honneur.

Comme bien d'autres, cet homme fusilla et tortura à mort, de ses propres mains, un nombre colossal de gens en URSS, au cours de sa carrière de bourreau en chef. Il a aussi sur sa conscience l'exécution des officiers polonais à Katyn⁹. Il y avait des jours où lui et son escouade fusillaient jusqu'à 300 personnes. Beaucoup d'entre elles (4 065 personnes) reposent actuellement ici même, au Nouveau Cimetière Donskoï, dans les « Tombes des cendres non réclamées ». Cependant les tombes des *tchékistes* font penser à celles de gens ordinaires, tout à fait respectables. Elles sont surmontées de monuments et de croix orthodoxes. La décoration en est très vulgaire. En revanche, ces tombes sont régulièrement entretenues, on y apporte des fleurs. Les employés du cimetière disent que ce cimetière tout entier est composé d'une énorme couche de cendres d'un mètre et demi de profondeur, parfois davantage. Ceux qui étaient fusillés à la Loubianka¹⁰ et dans d'autres caves de Moscou étaient amenés ici pour être incinérés dans le premier Crématorium de Moscou, qui fut bâti à la place de la chapelle du cimetière. Officiellement, ce crématorium devait mettre fin aux conditions antihygiéniques qui régnaient dans les cimetières. Au cours des années 1920, lorsque les autorités cherchèrent un lieu pour le crématorium, on songea à plusieurs bâtiments et églises. L'une d'elles fut l'église de l'Ascension du Seigneur des Gardiens [церковь Вознесения Господня в Сторожах], qui se trouve près de la porte Nikitskaïa, celle où Alexandre Pouchkine épousa Natalia Gontcharova. Ce lieu est fort élégant, radieux, proche du Conservatoire et de plusieurs théâtres. Le boulevard Nikitski et aussi la rue Nikitskaïa furent apparemment sauvés par une contrainte : la tâche principale du crématorium obligea les urbanistes « nouveau style » à le rapprocher du lieu où les cendres devaient être ensevelies. Car pendant la journée, le crématorium fonctionnait comme un lieu d'adieu aux défunts ordinaires, tandis que la nuit le directeur du crématorium et ses subordonnés incinéraient un nombre énorme de fusillés. Aujourd'hui beaucoup racontent que ces cendres versées dans les fosses communes avaient été celles de gens qui avaient eu une activité révolutionnaire, des compagnons de Lénine et de Staline. Leurs sorts, comme leurs morts, furent une conséquence naturelle de leurs crimes. Oui, côte à côte avec les cendres de Mikhoëls¹¹ et de Meyerhold¹² se trouvent celles de Iejov, de Iagoda¹³ et de nombreux autres bourreaux staliniens. On ne peut savoir aujourd'hui, et nous ne saurons sans doute jamais où reposent les corps des savants, des artistes et des gens ordinaires, de tous ces innocents qui passèrent sous les meules de la machine infernale. Ce phénomène étonnant, ce mélange de bourreaux et de victimes, ce non-partage, cette indifférenciation, sont l'un des symboles importants de la Russie d'aujourd'hui.

Bien entendu lorsque l'URSS s'effondra au début des années 1990, le KGB ne laissa pas ouvrir entièrement ses archives, cherchant à dissimuler les noms des bourreaux. Mais ici, au Nouveau Donskoï, il est évident que tout cet enchevêtrement laisse voir deux forces qui s'opposent. Leurs tombes se côtoient. Le fier monument à Sergueï Mouromtsev. Et celui, vulgaire, vil, à Vassili Blokhine. Ils s'affrontent. Et pour le moment, cet affrontement ne s'est pas conclu par la victoire du bourreau. La tombe de Mouromtsev porte un monument, dans sa pureté et sa simplicité, érigé par le remarquable sculpteur Paolo Troubetskoï. Mais la lutte se poursuit. J'apporte des fleurs. Des lys blancs, que j'aime beaucoup et qui me paraissent très symboliques. J'en fleuris certaines tombes, dont celle de Mouromtsev et la « Tombe des cendres non réclamées ». Pourquoi viens-je ici ? Ici, comme nulle part ailleurs à Moscou, je sens que ces vies tranchées, anéanties, étouffent dans leur cage de terre. Que leurs voix, leurs cendres battent dans notre sang, dans nos coeurs¹⁴. Je viens ici pour leur dire : Levez-vous ! Votre force est grande. Ne restez pas, dans ce cimetière, sourds à notre malheur. Je crois que les morts ont une grande force. Et qu'ils ont un devoir envers eux-mêmes dont ils ne se sont pas encore acquittés. C'est pourquoi j'en appelle à eux et je leur dis : Levez-vous !

Je ne fais pas d'histoire politique, je ne me considère pas comme une spécialiste dans ce domaine. Mais comme toute personne de bon sens ici, je comprends que la terrible transformation qui frappe la Russie n'a pas commencé avec la révolution. Elle fut préparée par des collisions historiques. Même l'histoire du baptême de la Rous par le prince Vladimir, avec ses massacres, son anéantissement des ethnies païennes qui peuplaient les lieux où se trouve aujourd'hui la Russie, fait plutôt penser à un sacrifice humain, celui d'une énorme masse de gens qui servit à une sorte de démon à conquérir le pouvoir. J'ai pris l'habitude d'appeler ce démon « Vladimir »¹⁵. Ce qui signifie « celui qui veut posséder le monde ». C'est un nom très caractéristique, et un des plus populaires en Russie. Impossible de ne pas remarquer que, outre le prince Vladimir en question, ce nom a été porté tant par Lénine que par Poutine et Goundiaev (l'actuel patriarche Kirill) qui a récemment et franchement déclaré que la Russie s'est inventé un dieu alternatif, une religion alternative, une humanité alternative. Toutefois ce nom est également porté par Volodymyr Zelensky qui, à Kiev, antique capitale de la Rous, et porteur lumineux de ce nom, semble s'opposer à l'idée du « sombre » Vladimir. Mais ce ne sont que des images artistiques que je construis. J'y songe lorsque je me rappelle que le « sombre démon » organise le sacrifice de gens qui se trouvent sur cette terre, comme si la condition principale pour qu'existe le prétendu « monde russe » était une effusion ininterrompue de sang et le meurtre des gens qui peuplent ces pays, quelles que soient leur ethnie, leur religion et leurs idées politiques. Pourrons-nous l'arrêter aujourd'hui, pourrons-nous, arrivés à ce point, à changer le monde ? Qui le sait.

Mobilisation

La mobilisation ou la « mortilisation »¹⁶ comme l'a immédiatement baptisée le peuple, aurait dû, selon l'opinion générale, donner lieu à une éruption de colère populaire. Pourtant ce ne fut pas le cas. Elle a déclenché une panique, 800 000 personnes ont quitté le pays. Mais, je dois le dire, ce fut une panique très bizarre. Au cours des premiers jours, des tchats se sont organisés sur les réseaux sociaux pour aider les gens à fuir. Nous nous passions tous des informations sur les frontières les plus faciles à traverser. La province et les grandes villes se sont trouvées dans des situations différentes. Le premier et principal coup fut porté aux petites villes et aux villages, où les autorités militaires embarquaient presque tous les hommes, même des invalides, des handicapés en chaises roulantes. Dans les grandes villes, des avocats furent à l'œuvre, des hommes furent relâchés. Mais dans l'ensemble, on avait l'impression que le pouvoir, heureusement, ne contrôlait rien. Par exemple, seuls quelques-uns furent arrêtés aux frontières et pour l'essentiel, tout le monde put partir sans entraves.

Le plus étonnant est qu'il se trouva beaucoup de gens qui s'enrôlèrent bénévolement, sans tenter de fuir. Certains ont même payé l'essence des autocars utilisés pour leur transport. Après l'appel, ces hommes étaient maintenus dans des conditions inhumaines, on leur ôtait tous les moyens de communication. En outre, ils devaient s'acheter eux-mêmes leurs équipements, de sorte que leurs familles devaient emprunter auprès des banques. Des hommes mouraient avant même d'être envoyés au front, dans des camps provisoires, apparemment sous l'effet de l'alcool ou dans des bagarres. Il n'y avait aucun entraînement. Au Daghestan, des troubles ont éclaté, sur lesquels nous avons fondé beaucoup d'espoir, mais ils ont fini par s'éteindre. Sobianine, le maire de Moscou, a commencé il y a longtemps déjà, à envoyer des signaux aux Moscovites pour leur dire qu'il n'était pas tout à fait « pour ». D'abord, il fut annoncé que la mairie allait fournir les équipements aux Moscovites qui partaient au front. Puis il y eut des cas où des militaires firent du porte-à-porte dans des immeubles, mais, naturellement, personne ne leur ouvrait. Des hommes furent cueillis dans le métro et ainsi les filets ramenèrent un certain nombre de jeunes gens naïfs qui signèrent leurs convocations. Pendant ce temps, la ville poursuivait sa vie normale, comme s'il s'était formé quelque conspiration du silence. Et au terme d'un mois de cette chasse, plutôt molle, aux mobilisés, Sobianine annonça que la mobilisation était terminée à Moscou. Bien sûr, personne ne le crut et même ceux qui programmaient de rester se mirent à partir. Les hommes plus âgés s'efforcent quant à eux de ne pas sortir de chez eux.

Il y avait plusieurs façons de partir. Certains organisaient des soirées d'adieux, d'autres disparaissaient subitement et discrètement. Pour finir, Poutine annonça à son tour que la mobilisation était terminée. Évidemment, personne ne le crut non plus. On se prépare à la conscription d'automne, mais personne ne sait quoi en attendre. La majorité des hommes, en âge d'être appelés et qui sont restés, sont des étudiants qui bénéficient légalement d'un sursis.

Le 30 octobre on a appris que désormais on laissait sortir du pays les hommes pour lesquels on avait déjà préparé des convocations. On a enlevé leurs noms de la base de données dont se servaient les gardes-frontières. Cependant le décret de mobilisation n'a pas été officiellement abrogé.

Cela fait déjà quelque temps, à ce que j'ai compris, que nous ne disposons d'aucune information. Nous ne sommes sûrs que des bombardements de l'Ukraine, des coupures d'électricité, parce que nous l'apprenons par des amis, des parents, les sources ukrainiennes. Les gens se sont mis à quitter Moscou secrètement ; il est difficile à présent de dire où se trouvent les personnes avec lesquelles nous ne communiquons pas fréquemment. Dans la ville, il ne se passe rien. Apparemment, on a même donné l'ordre de ne pas ramasser les feuilles mortes parce que cela énerve beaucoup les habitants. Depuis bien des années, nous luttons contre la destruction du sol et des espaces verts à Moscou. Cette année et pour la première fois, les feuilles ont été ramassées très modérément, pas partout, et là où cela a été fait, ce fut très rapide et discret ; on s'est efforcé de laisser une partie des feuilles sur l'herbe.

Depuis longtemps déjà, les Moscovites se réunissent le 29 octobre devant la pierre des Solovki, sur la place de la Loubianka¹⁷, pour la lecture des noms des victimes de la répression. Ces réunions sont organisées par « Mémorial ». D'habitude il y a une longue file d'attente, qui peut aller jusqu'à trois heures. Cette année, la réunion de lecture n'a pas été autorisée, sous prétexte du Covid, mais il fut permis de venir faire sa lecture de sa propre initiative. L'action a pris de l'ampleur et, en plus de la pierre des Solovki, elle s'est déroulée dans plusieurs autres lieux de Moscou, ainsi que dans d'autres villes et pays. Le matin sont venus des représentants de « Mémorial » (interdite) et des ambassades, et pendant toute la journée jusqu'à minuit, des gens sont venus, apportant des fleurs et des bougies, et ont lu les noms des victimes. Le matin, toutefois, on a eu la visite de certains journalistes de chaînes nationales, qui ont posé des questions ineptes, tellement ineptes qu'il serait même difficile de s'en moquer. Dans la journée la pierre ne fut gardée que par deux policiers décontractés.

Les faits que je connais sont si contradictoires que je ne sais quoi attendre. Il est vrai que nous sommes habitués à vivre au jour le jour.

De temps à autre, lorsque je vagabonde sur la toile, je tombe sur une vidéo où s'expriment des fous poutinistes du peuple, qui rêvent de torturer et de tuer. Des personnages au regard trouble, si rébarbatifs dans leur aspect extérieur, si repoussants, qu'ils pourraient faire l'anti-réclame de n'importe quelle idéologie. Par chance, je n'en ai jamais rencontré dans la réalité, mais ils doivent bien être quelque part, puisqu'on les filme. Et s'il faut parler de peur, le serpent qui me terrifie le plus, reste comme avant, celui qui se nomme « autocratie, orthodoxie, esprit national »¹⁸.

Le théâtre

En dépit de ma profession artistique, je fréquente rarement les théâtres, les spectacles que je n'ai pas écrits moi-même. Mais octobre fut pour moi une période exceptionnellement théâtrale. Le premier spectacle que j'ai vu et qui me passionna contre toute attente était une mise en scène récente au célèbre théâtre Fomenko¹⁹, faite d'après une œuvre connue de Nikolaï Leskov, *Gens d'Église*. Si étonnant que cela puisse paraître, Leskov, aujourd'hui passablement oublié et qui n'est pas un écrivain russe de premier plan, fut un antisémite et un homme proche de l'« orthodoxie nationale »²⁰. Cependant, son attitude sincère pour des objets de la vie russe qui lui étaient chers l'empêchèrent de devenir un homme méchant et agressif, ni un mauvais écrivain. Fasciné par la vie religieuse qui se nichait dans les tréfonds de la société russe et qui ne fut chantée par presque personne en dehors de lui, il resta, avec sa langue raffinée, un auteur trop compliqué et inintéressant pour le public du XX^e et du XXI^e siècles. Même les acteurs qui jouèrent ce spectacle, lorsqu'on leur proposa ce long texte prosaïque sur les prêtres russes dans la société provinciale, en vinrent presque à supplier le réalisateur Kamenkovitch d'abandonner ce projet, le jugeant d'un ennui insoutenable. Qui aurait pu croire que, de la façon la plus paradoxale, ce spectacle, intitulé « Les mouvements de l'eau qui espèrent » s'est révélé plein d'une étonnante finesse, extraordinairement actuel, antimilitariste, et renouant avec tous les très beaux éléments de la culture russe que nous avons progressivement perdus au cours des trente dernières années. Cette transfiguration extraordinaire, cette découverte du texte rappelle que dans la culture, les chemins idéologiques directs ne fonctionnent jamais.

À peu près au même moment j'ai vu deux autres spectacles, d'après *Guerre et paix* de Léon Tolstoï. L'un, célèbre, de Rimas Tuminas, au théâtre Vakhtangov, et l'autre, au théâtre Fomenko. Un de mes amis, qui est parti en Israël, avait décidé de voir avant son départ ces deux spectacles d'une durée de cinq heures, très à la mode, surtout celui du théâtre Vakhtangov, du théâtre contemporain moscovite.

Le célèbre et universellement respecté Tuminas a quitté Moscou et ses fonctions de directeur artistique du théâtre Vakhtangov à cause de son opposition à la guerre. Mais par chance, son spectacle poursuit sa carrière, grâce, il me semble, à l'heureuse pagaille qui règne dans notre monde. Je suis très contente que ce spectacle continue, mais la mise en scène m'a laissée indifférente.

Il faut savoir que presque tous les spectacles des théâtres de Moscou jouent à guichets fermés. Les salles, particulièrement les parterres qui sont très chers, sont remplies de spectateurs très bien habillés, et il est difficile de se procurer des billets. Cependant, chez Tuminas comme au théâtre Fomenko, le spectacle se décompose en une série de monologues, et la seule joie qu'on puisse en retirer sont les applaudissements particulièrement nourris qui accompagnent les monologues antimilitaires. J'y vois encore une triste influence de l'idéologie sur l'art. Cette époque de combat provoque, de la part de l'artiste, des déclarations politiques, or elles sont, malheureusement, on ne peut plus superficielles.

Récemment j'ai été secouée par le récit du producteur d'un théâtre indépendant. Il m'a raconté qu'un jour, alors qu'il était architecte, il avait rencontré un client et appris qu'ils étaient nés la même année et dans le même bourg : les parents de l'architecte étaient des prisonniers politiques au camp local, tandis que ceux du commanditaire y travaillaient comme gardiens. Et voilà, dit le producteur, confirmant un mot célèbre, comment la moitié du pays était détenue tandis que l'autre moitié montait la garde. Mais ça, c'était au temps jadis, tandis qu'à présent, le fils des détenus politiques était architecte, tandis que le fils des gardiens du camp avait fait les deux guerres de Tchétchénie et en avait rapporté beaucoup d'argent, ce qui lui permit, en fait, de s'acheter une maison. Pour autant que j'aie compris le récit du producteur, les deux hommes s'entendirent. Pour parler franchement, c'était pour moi le plus étonnant. Indéniablement, il ne pouvait refuser de travailler pour un homme pour la seule raison que les parents de ce dernier avaient travaillé dans un camp de détenus politiques. C'était là une ironie du destin. Mais pouvait-il faire affaire avec lui en sachant d'où lui venait l'argent avec lequel il allait le payer ?

La fête de tous les saints

J'ai commencé à écrire cet article pendant une chaleur insupportable d'août, je l'achève à notre première neige, le jour de la Toussaint, du Samain, quand le soleil n'éclaire presque plus la terre, quand, selon les croyances de certains peuples, s'ouvrent les portes du royaume des morts, au nadir de la roue de l'an, quand nous descendons dans les ténèbres et quand ici, dans ces ténèbres, éclairées par le soleil noir ésotérique, nous devons trouver au fond de notre coeur le feu qui nous mènera vers le haut, en avant, à la naissance d'une nouvelle vie. Cela me semble très symbolique, et c'est pourquoi l'envie me prend de mentionner une autre histoire, qui relève de la Kabbale juive. Les vases qui contenaient la lumière divine ne purent la supporter, ils éclatèrent, et les étincelles de sainteté tombèrent dans les ténèbres, se mélangeant à elles. Et ce grand mélange rend incroyablement difficile la séparation entre la lumière et les ténèbres, mais notre tâche est de libérer ces étincelles qui éclaireront le monde.

Open Access Publications - Bibliothèque de l'Université de Genève
Creative Commons Licence 4.0



Notes

- 1 Il s'agit d'un boulevard ou route périphérique (en russe : кольцо, soit « anneau ») construit à la fin des années 1990 et achevé en 2005, et qui fait suite aux deux premiers « anneaux », celui des Boulevards et celui des Jardins (NdT)
- 2 « L'émigré de l'Arbat ». Boulat Okoudjava (1924–1997) y exprime sa nostalgie de l'Arbat, vieille rue de Moscou qu'il affectionnait et chantait (NdT).
- 3 En russe, le mot *khram* est couramment employé comme synonyme d'église chrétienne, au même titre que dans son sens large de temple, y compris de temple païen. Il s'agit ici du « Temple principal des Forces armées de Russie » ou, de son autre nom, « Église patriarcale de la Résurrection du Christ », consacrée en juin 2020 au sein du parc « Le patriote » dans la région de Moscou. Il célèbre les victoires de l'armée russe ou soviétique, jusqu'à l'annexion de la Crimée en 2014. Le képi de Hitler y est effectivement exposé (NdT).
- 4 La station a été ouverte en 1985, au sud de Moscou, non loin de l'aéroport Domodelovo (NdT).
- 5 L'avenue Koutouzov, une des principales artères de Moscou, à l'ouest de la capitale, dans le prolongement de l'Arbat et de la Nouvelle Arbat, commença à être bâtie à la fin des années 1950 comme une avenue d'apparat. Elle se caractérisa au début par la construction d'immeubles réservés à l'élite (d'architecture dite « stalinienne ») (NdT).
- 6 Il s'agit d'une enfilade d'étangs, au sud de Moscou, devenus lieu de plaisance, dont le premier est une retenue d'eau datant de 1600, installée à l'époque sur les terres du tsar Boris Godounov, d'où le nom (NdT).
- 7 Ancien village, puis bourg de la banlieue sud de Moscou absorbé par la ville en 1985. Son nom est devenu tristement célèbre depuis la Terreur stalinienne car plus de 20 000 personnes y furent fusillées (NdT).
- 8 Titre d'excellence sportive attribué en Russie et comportant deux grades : « Maître de sport de Russie » (d'ex-URSS avant 1992) qui est probablement celui de la dame en question, et « Maître de sport de Russie (d'ex-URSS) de classe internationale ». Il fut institué en 1937 pour le premier, et en 1965 pour le second (NdT).
- 9 Il s'agit du massacre dans la forêt de Katryn près de Smolensk, par le NKVD en avril-mai 1940, de 4 404 officiers polonais qui avaient été faits prisonniers pendant l'occupation de la Pologne orientale par l'Armée soviétique. Pendant longtemps, le gouvernement de l'URSS nia les faits et attribua ce massacre à l'Allemagne nazie, qui s'en était servie dans sa propagande antisoviétique. En 1990, Mikhaïl Gorbatchev reconnut officiellement la responsabilité soviétique et présenta des excuses au peuple polonais (NdT).
- 10 On a pris l'habitude de dénommer ainsi en Russie l'immeuble du NKVD (plus tard KGB, aujourd'hui FSB), c'est-à-dire de la police politique, situé sur la Place Loubianka à Moscou (NdT).
- 11 Salomon Mikhoels, né en 1890, acteur et directeur du Théâtre yiddish et du Comité antifasciste juif. Son assassinat en janvier 1948, sur l'ordre de Staline et déguisé en accident, marqua le début de la campagne stalinienne antisémite de 1948–1953 (NdT).
- 12 Karl, dit Vsevolod, Meyerhold fut sans doute le plus important metteur en scène de théâtre en Russie, puis en URSS, depuis Stanislavski. Victime de la terreur stalinienne, il mourut en prison en 1940 (NdT).
- 13 Guenrikh Iagoda, fusillé en 1938, dirigea le NKVD de 1934 à 1936. Il fut remplacé à ce poste par Nikolaï Ejov, principal exécuteur de la Grande Terreur jusqu'en novembre 1938 ; après quoi, il fut exécuté à son tour en 1940 (NdT).
- 14 Allusion à une phrase *leitmotiv* tirée du roman *La légende d'Ulenspiegel* (1867) de l'écrivain belge Charles de Coster : « Les cendres de Klaas battent sur ma poitrine » (ou « dans mon cœur » dans la traduction russe) (NdT).
- 15 Le prince Vladimir ou saint Vladimir régna sur le trône de Kiev de 980 à 1015. Après s'être essayé à une religion païenne, il fut baptisé et procéda au baptême des Kievains en 988. La chronique le pare de vertus chrétiennes depuis son baptême, mais dissimule peu ses exactions avant cette date (NdT).
- 16 Le jeu de mots, en russe, qui fait évidemment allusion aux nombreux appelés qui sont morts sur le front, est de passer de « mobilizatsia » à « moguilizatsia », néologisme construit sur « moguila » (la tombe), qui signifierait donc une mise en tombe (NdT).
- 17 Il s'agit d'une pierre qui fut transportée depuis les Îles Solovki, situées sur la Mer Blanche, où s'était trouvé le premier camp de concentration de prisonniers politiques dans la Russie soviétique. La pierre fut placée en 1990 sur la place Loubianka, face à l'immeuble du KGB, par l'association « Mémorial », comme monument aux victimes de la répression politique en URSS. La cérémonie d'inauguration fut en même temps une reconnaissance officielle de la Journée du détenu politique, le 29 octobre, qui était devenue une tradition dans les camps soviétiques depuis les années 1970 (NdT).

- 18 Cette formule fut inventée en 1833 par le ministre de l'Éducation Ouvarov et devint celle de l'idéologie officielle de la monarchie russe. Elle reflorissait depuis une vingtaine d'années, au passé et au présent, sous le régime de Poutine (NdT).
- 19 L'atelier Piotr N. Fomenko fut créé à Moscou, formellement en 1933, mais en fait en 1988 par le metteur en scène éponyme qui le dirigea jusqu'à sa mort en 2012, et devint rapidement l'un des théâtres les plus recherchés de la capitale (NdT).
- 20 Nikolai Leskov (1831-1895) fut un auteur reconnu, bien que souvent critiqué par la gauche intellectuelle, de nombreuses oeuvres en prose, dont beaucoup dépeignent la province profonde russe (par exemple : *Lady Macbeth de l'ouïezd de Mtsensk*). En 1872 il publia *Gens d'Église*, *L'Ange scellé* (consacré aux Vieux-Croyants), et *Le Pèlerin enchanté*. Ces deux dernières oeuvres, de même que d'autres qui suivirent, marquèrent un net tournant dans ses idées et une attitude beaucoup plus critique envers l'Église orthodoxe officielle, ce qui se traduisit aussi par un rapprochement avec Léon Tolstoï, et de nouvelles volées de critiques venant cette fois du camp conservateur. La question de son attitude envers les Juifs demeure controversée, car sa brochure *Les Juifs en Russie. Quelques remarques sur la question juive* (1884, après les pogroms de 1881-1882) s'inscrivait en opposition aux préjugés et aux persécutions antisémites (NdT).